

LE CORRÉGIDOR

DE PAMPELUNE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR MM. ALTAROCHE ET MOLÉRI,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
Royal de l'Odéon, le 23 mars 1843.



A BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIBR.-ÉDITEUR,
46, RUE DES PIERRES.

—
1843

PERSONNAGES.

D. CLARA , femme de Martinez.
D. MARTINEZ, corrégidor.
SATURNINO, agent de D. Martinez.
D. FÉLIX.
D. FERNAND DE SANDOVAL.
DOMESTIQUES.

ACTEURS.

Mme M. PAYRE.
M. SAINT-LÉON.
M. BOILBAU.
M. MILON.
M. E. PIERRON.

La scène se passe à Pampelune.

LE CORRÉGIDOR

DE PAMPELUNE.

Un salon. Porte au fond. Deux portes latérales. A gauche, l'appartement de Clara; à droite, celui de D. Martinez. Sur le devant, à gauche, une table chargée de papiers.

SCENE Ire.

D. CLARA, D. MARTINEZ.

Au lever du rideau, on entend sonner alternativement dans l'appartement de D. Martinez et dans celui de D. Clara.

D. CLARA, *sortant de son appartement, une lettre cachetée à la main.*

Où donc est Suzanne?

D. MARTINEZ, *sortant de son appartement, une petite boîte à la main.*

Il faut que ce damné Fabricio soit sourd!... (*A part, apercevant D. Clara.*) Ma femme! tenons-nous sur nos gardes.

D. CLARA, *à part, apercevant D. Martinez.*

Mon mari!... Ne nous déconcertons pas... (*A Suzanne, qui entre.*) Ah! enfin!

D. MARTINEZ, *à Fabricio, qui entre.*

Arriveras-tu? Voilà une heure que je te sonne!...

D. CLARA *bas à Suzanne, et lui remettant une lettre.*

Ce billet à don Félix... Sois discrète... Mon mari n'en doit rien savoir...

Suzanne sort.

D. MARTINEZ, *bas à Fabricio, lui remettant la boîte.*

Cette boîte chez D. Léonor; c'est mon portrait. Si ma femme t'interroge, tu sais que chaque mensonge te vaut un ducat... (*Haut.*) Ah! tu passeras chez Saturnino, et tu lui diras que je l'attends ici, avec tous

6 LE CORRÉGIDOR DE PAMPELUNE.

les renseignemens que je lui ai donné ordre de se procurer... (*Fabricio sort.*) Saturnino est un agent mou et formaliste; mais on nous passe si peu de fonds pour la police, que nous n'avons pas droit d'être exigeans.

D. CLARA.

Je ne vous demanderai pas, monsieur, de quelle nature est le message que vous venez de confier à votre domestique... Vous me répondriez, sans doute, comme d'ordinaire, qu'il s'agit d'un secret d'état.

D. MARTINEZ.

Précisément. Mais je ne suppose pas que la mission dont vous avez si mystérieusement chargé votre camériste, puisse s'expliquer tout-à-fait de la même manière.

D. CLARA.

Ne puis-je avoir mes secrets, comme vous avez les vôtres ?

D. MARTINEZ.

C'est bien différent, madame; je suis corrégidor, et, en cette qualité, je ne saurais me conduire avec trop de circonspection... Dans ces momens de troubles, surtout, notre voisinage de la frontière donne à mes fonctions une très-haute importance, en même temps qu'elle les rend très-pénibles...

D. CLARA.

Elles vous causèrent pourtant une vive joie, lorsque vous en fûtes revêtu, grâce au crédit de ma famille.

D. MARTINEZ.

Ne nous éloignons pas de la question, si vous voulez bien... Vous avez confié à Suzanne un billet ?

D. CLARA.

Dont vous auriez bien tort de vous inquiéter.

D. MARTINEZ.

J'en suis convaincu, cependant...

D. CLARA.

Vous avez remis à Fabricio une boîte ?

D. MARTINEZ.

Tout aussi peu inquiétante que votre billet ; je vous jure... (*A part.*) Si je veux savoir quelque chose , il faut m'y prendre autrement... (*Haut.*) Ah ! dites-moi, madame , j'ai une petite prière à vous renouveler.

D. CLARA.

Une prière ? je vous écoute.

D. MARTINEZ.

Les temps, vous le savez, sont devenus fort critiques... un magistrat se doit à son pays, à sa place... il est urgent pour lui, comme pour ceux qui le touchent de près , d'éviter certaines liaisons , certaines correspondances...

D. CLARA.

Que voulez-vous dire ?

D. MARTINEZ.

Tous les membres de votre famille ne sont pas également attachés au gouvernement actuel...

D. CLARA.

Ce qui signifie que vous supposez ma lettre adressée à mon cousin don Félix ?

D. MARTINEZ.

Je vous ferai observer que ce n'est pas moi qui l'ai nommé.

D. CLARA.

Eh bien ! quand cela serait ? Ne vous suffit-il pas que votre jalousie m'ait forcée de lui interdire l'entrée de notre maison ?

D. MARTINEZ.

Ma jalousie !... vous vous méprenez, Clara... ce n'est point ma jalousie , c'est ma prudence... Don Félix a des amis et une façon de penser qui le rendent très-dangereux à voir pour la femme d'un fonctionnaire

PERSONNAGES.

D. CLARA , femme de Martinez.
D. MARTINEZ, corrégidor.
SATURNINO, agent de D. Martinez.
D. FÉLIX.
D. FERNAND DE SANDOVAL.
DOMESTIQUES.

ACTEURS.

Mme M. PAYRE.
M. SAINT-LÉON.
M. BOILLEAU.
M. MILON.
M. E. PIERRON.

La scène se passe à Pampelune.

LE CORRÉGIDOR

DE PAMPELUNE.

Un salon. Porte au fond. Deux portes latérales. A gauche, l'appartement de Clara; à droite, celui de D. Martinez. Sur le devant, à gauche, une table chargée de papiers.

SCENE Ire.

D. CLARA, D. MARTINEZ.

Au lever du rideau, on entend sonner alternativement dans l'appartement de D. Martinez et dans celui de D. Clara.

D. CLARA, *sortant de son appartement, une lettre cachetée à la main.*

Où donc est Suzanne?

D. MARTINEZ, *sortant de son appartement, une petite boîte à la main.*

Il faut que ce damné Fabricio soit sourd!... (*A part, apercevant D. Clara.*) Ma femme! tenons-nous sur nos gardes.

D. CLARA, *à part, apercevant D. Martinez.*

Mon mari!... Ne nous déconcertons pas... (*A Suzanne, qui entre.*) Ah! enfin!

D. MARTINEZ, *à Fabricio, qui entre.*

Arriveras-tu? Voilà une heure que je te sonne!...

D. CLARA *bas à Suzanne, et lui remettant une lettre.*

Ce billet à don Félix... Sois discrète... Mon mari n'en doit rien savoir...

Suzanne sort.

D. MARTINEZ, *bas à Fabricio, lui remettant la boîte.*

Cette boîte chez D. Léonor; c'est mon portrait. Si ma femme t'interroge, tu sais que chaque mensonge te vaut un ducat... (*Haut.*) Ah! tu passeras chez Saturnino, et tu lui diras que je l'attends ici, avec tous

6 LE CORRÉGIDOR DE PAMPELUNE.

les renseignemens que je lui ai donné ordre de se procurer... (*Fabricio sort.*) Saturnino est un agent mou et formaliste; mais on nous passe si peu de fonds pour la police, que nous n'avons pas droit d'être exigeans.

D. CLARA.

Je ne vous demanderai pas, monsieur, de quelle nature est le message que vous venez de confier à votre domestique... Vous me répondriez, sans doute, comme d'ordinaire, qu'il s'agit d'un secret d'état.

D. MARTINEZ.

Précisément. Mais je ne suppose pas que la mission dont vous avez si mystérieusement chargé votre camériste, puisse s'expliquer tout-à-fait de la même manière.

D. CLARA.

Ne puis-je avoir mes secrets, comme vous avez les vôtres ?

D. MARTINEZ.

C'est bien différent, madame; je suis corrégidor, et, en cette qualité, je ne saurais me conduire avec trop de circonspection... Dans ces momens de troubles, surtout, notre voisinage de la frontière donne à mes fonctions une très-haute importance, en même temps qu'elle les rend très-pénibles...

D. CLARA.

Elles vous causèrent pourtant une vive joie, lorsque vous en fûtes revêtu, grâce au crédit de ma famille.

D. MARTINEZ.

Ne nous éloignons pas de la question, si vous voulez bien... Vous avez confié à Suzanne un billet ?

D. CLARA.

Dont vous auriez bien tort de vous inquiéter.

D. MARTINEZ.

J'en suis convaincu, cependant...

D. CLARA.

Vous avez remis à Fabricio une boîte ?

D. MARTINEZ.

Tout aussi peu inquiétante que votre billet ; je vous jure... (*A part.*) Si je veux savoir quelque chose , il faut m'y prendre autrement... (*Haut.*) Ah ! dites-moi, madame , j'ai une petite prière à vous renouveler.

D. CLARA.

Une prière ? je vous écoute.

D. MARTINEZ.

Les temps, vous le savez, sont devenus fort critiques... un magistrat se doit à son pays, à sa place... il est urgent pour lui, comme pour ceux qui le touchent de près, d'éviter certaines liaisons, certaines correspondances...

D. CLARA.

Que voulez-vous dire ?

D. MARTINEZ.

Tous les membres de votre famille ne sont pas également attachés au gouvernement actuel...

D. CLARA.

Ce qui signifie que vous supposez ma lettre adressée à mon cousin don Félix ?

D. MARTINEZ.

Je vous ferai observer que ce n'est pas moi qui l'ai nommé.

D. CLARA.

Eh bien ! quand cela serait ? Ne vous suffit-il pas que votre jalousie m'ait forcée de lui interdire l'entrée de notre maison ?

D. MARTINEZ.

Ma jalousie !... vous vous méprenez, Clara... ce n'est point ma jalousie, c'est ma prudence... Don Félix a des amis et une façon de penser qui le rendent très-dangereux à voir pour la femme d'un fonctionnaire

8 LE CORRÉGIDOR DE PAMPELUNE.

public... Vous m'obligerez beaucoup de faire en sorte de ne le rencontrer ni dans cette maison, ni ailleurs.

D. CLARA.

Quoi? pas même dans ma famille?

D. MARTINEZ.

J'avoue que c'est pousser l'exigence un peu loin... mais ce n'est pas moi, c'est ma position...

D. CLARA, *sèchement*.

Il suffit, monsieur; j'essaierai de me conformer à vos ordres.

D. MARTINEZ.

Mes ordres!... vraiment, vous me feriez passer pour un mari tyran, mal appris!... je sollicite, chère amie, je sollicite une grâce, et pour l'obtenir je compte sur votre prudence autant que sur votre bonne volonté...

Il rentre dans son appartement.

SCENE II.

D. CLARA, *seule*.

A merveille, don Martinez!... vous vous croyez bien fort, parce que je vous parais humble et soumise... Patience! je vous surveille, et avant peu nous aurons changé de rôle, peut-être... Que vois-je? don Félix!

SCENE III.

D. CLARA, D. FÉLIX.

D. FÉLIX.

Moi-même, ma cousine.

D. CLARA.

Après la promesse que vous m'avez faite de ne plus vous présenter ici!... voulez-vous, Félix, me faire regretter de vous avoir écrit pour réclamer un service de votre amitié.

D. FÉLIX.

Mais ce qui m'amène, c'est précisément le billet

que vient de me remettre Suzanne, et dans lequel il est question d'une lettre précédente qui ne m'est pas parvenue.

D. CLARA, *effrayée.*

Vous n'avez pas reçu ma lettre d'hier?

D. FÉLIX.

Non, ma cousine, et j'ai craint qu'elle ne fût tombée entre les mains de votre mari...

D. CLARA.

Grand Dieu ! si cela était ! mais non, c'est impossible... je l'ai moi-même mise à la poste...

D. FÉLIX.

Cependant, un si long retard...

D. CLARA.

S'explique par la négligence de quelque employé... Au reste, mon billet de ce matin vous dit absolument la même chose, en y ajoutant quelques renseignemens nouveaux que je me suis procurés.

D. FÉLIX.

Ces renseignemens, ma cousine, si vous me permettez de dire sincèrement mon opinion, me paraissent assez peu fondés... j'ai même lieu de penser qu'on vous a induite en erreur, et que votre mari est moins coupable que vous ne le croyez.

D. CLARA.

J'en douterai jusqu'à ce que vous m'en ayez fourni la preuve.

D. FÉLIX.

Vous pouvez me croire lorsque ma déclaration tend à justifier votre mari... Ne suis-je pas le plus intéressé à ce que vous le trouviez coupable?

D. CLARA.

Ne me parlez pas ainsi, Félix; un pareil langage devient offensant pour moi, s'il est sérieux; et si c'est une plaisanterie, elle est au moins déplacée.

D. FÉLIX.

Quoi ! après m'avoir interdit de faire la moindre allusion à un amour qui méritait d'être mieux récompensé, vous me défendez jusqu'à l'espérance et la plainte... Clara, Clara, vous êtes trop injuste !

D. CLARA.

C'est vous, Félix, qui n'êtes pas raisonnable. Puisque le destin n'a point permis la réalisation de nos projets d'union, et maintenant que j'appartiens à un autre, à quoi servirait la plainte, sinon à raviver nos douleurs ? Quant à l'espérance, en concevoir serait faire injure à mon honneur, et j'ajouterai même à votre loyauté.

D. FÉLIX.

Croyez-vous, ma cousine, qu'il me soit aussi facile qu'à vous d'immoler à la rigueur exagérée de ce que vous appelez un devoir, le souvenir de cette constante amitié de notre enfance, qui avait légué un si pur, un si vif amour à notre jeunesse ? A mes protestations de tendresse vous répondiez par des aveux qui me comblaient de joie, et nos mains s'unissaient pour sanctionner nos sermens... Cette époque de bonheur, je ne puis l'oublier si facilement que vous.

D. CLARA, *émue*.

L'oublier ! oh ! non... et c'est parce que ma mémoire n'a pas rompu aussi nettement que ma volonté avec ce passé si regretté, qu'il n'est pas bien à vous de me le rappeler sans cesse. Pourquoi, Félix, vous être écarté de la ligne politique adoptée par notre famille ? Si vous ne vous étiez pas jeté comme un jeune fou dans le parti des exaltés, mon père n'ent pas usé de son autorité sur moi, pendant votre absence, pour me faire épouser don Martinez, et ce serait pour vous qu'il eût sollicité la place importante qu'occupe aujourd'hui mon mari.

D. FÉLIX.

Quant à cette place, don Martinez peut s'en glorifier tout à son aise ; je ne la lui envie pas. Je regrette seulement qu'elle lui ait fourni un prétexte plausible de m'éloigner de sa maison. Les occasions que j'ai de vous voir ailleurs sont si rares.

D. CLARA.

Elles vont l'être bien plus encore... un moment avant votre arrivée, je recevais ici l'ordre de cesser toute relation avec vous.

D. FÉLIX.

Ah ! par exemple, voilà une tyrannie à laquelle vous ne pouvez pas, vous ne devez pas vous soumettre... Je déclare, moi, que, partout où je rencontrerai ma cousine, nulle puissance humaine ne saurait m'empêcher de lui parler... A plus forte raison, celle d'un mari, qui n'est qu'une puissance de second ordre.

D. CLARA.

Modérez-vous, mon cousin ; don Martinez est là, dans son appartement, et pour rien au monde je ne voudrais qu'il vous entendit.

SCÈNE IV.

D. CLARA, SATURNINO, D. FÉLIX.

SATURNINO, *entrant par le fond, après avoir entendu les derniers mots de Clara.*

Chut !...

D. CLARA.

Saturnino !

SATURNINO.

Chut ! encore une fois, chut !

D. FÉLIX.

Que signifie ?...

SATURNINO.

Cela signifie que les choses qui ne doivent pas être

12 LE CORRÉGIDOR DE PAMPELUNE.

entendues par le mari de madame, je ne dois pas non plus, moi, les entendre.

D. FÉLIX.

Ah ! et pour quelle raison ?

SATURNINO.

Pour la raison que voici, seigneur cavalier : de garçon de bureau que j'étais, don Martinez a fait de moi, dans ces temps difficiles, son agent confidentiel, son futur alguazil. Je ne suis que surnuméraire encore, en attendant qu'il y ait des fonds disponibles, mais le reste viendra... Or, comme mon premier devoir est de lui rendre un compte fidèle de ce qui vient à ma connaissance, vous concevez sans peine qu'il vous importe, en ma présence, de cesser toute conversation qui puisse vous compromettre.

D. FÉLIX.

Mais qui t'oblige à en instruire don Martinez ?

SATURNINO.

Étrange question ! C'est ma conscience qui m'y oblige... On tient à remplir loyalement sa mission... rien de plus, par exemple ; aussi ma conscience ne me défend pas de taire ce que vous me tiendrez caché.

D. CLARA.

Vraiment !

SATURNINO.

C'est une conséquence de ma délicatesse. On me dit... Saturnino, tu me raconteras exactement chaque matin ce que tu auras vu et entendu la veille... Très-bien... Tout ce que j'entends, tout ce que je vois, naturellement, par hasard, sans me détourner de ma route, je le rapporte ponctuellement ; c'est ma consigne. Mais comme j'exerce seulement pour l'honneur, je ne suis pas homme à dépasser mes instructions, à m'emparer d'un secret au moyen de questions insidieuses, à coller mon oreille contre une cloison pour sur-

prendre un entretien, à me mettre en embuscade pour surveiller une action, une démarche ; fi ! ce métier n'irait nullement à mon caractère et à mon état de surnumérariat.

D. FÉLIX.

Fort bien !

SATURNINO.

Tenez, je veux vous donner un exemple de la manière dont j'envisage la nature de mes fonctions... Don Martinez a reçu depuis quinze jours l'ordre de faire arrêter un condamné important des derniers troubles, nommé don Fernand de Sandoval.

D. FÉLIX.

Don Fernand !

D. CLARA, à D. Félix, avec intérêt.

Un de vos amis, peut-être ?

SATURNINO, vivement.

Chut !... (*A don Félix.*) Je vous conseille alors de ne pas m'en parler, par le motif que je vous disais tout-à-l'heure.

D. FÉLIX.

Don Martinez est chargé de le faire arrêter ?

SATURNINO.

Oui ; on soupçonne qu'il est caché dans cette ville, attendant une occasion de passer la frontière... Eh bien ! don Martinez m'a dit : « Saturnino, voici le signallement de don Fernand, mets-toi en marche, et aussitôt que tu auras rencontré cet homme dangereux, tu requerras la force armée pour le conduire devant moi. » Voilà quinze jours que je me promène dans tous les sens... J'ai rencontré plusieurs fois un individu dont le signallement se rapporte parfaitement à celui qui m'a été donné ; il ne me reste plus qu'à constater l'identité du nom, ce qui aura lieu dès que le hasard voudra que quelque passant l'appelle tout

14 LE CORRÉGIDOR DE PAMPELUNE.

haut dans la rue; mais, jusque là, Dieu me garde de rien faire qui puisse contrarier ce citoyen dans l'exercice de sa liberté individuelle!

D. CLARA, *riant*.

C'est une méthode toute nouvelle pour découvrir les personnes qui se cachent.

SATURNINO.

Je suis naturellement enclin à la stricte légalité; or, tant qu'on ne me paie pas, je conserve le droit d'être moi-même, et d'agir d'après moi... Plus tard, si on me paie, celui qui paiera pourra exiger que je sois lui et que j'agisse d'après lui. Aujourd'hui, c'est en pur cadeau que l'on me demande mon concours, et je donne de la légalité parce que je la préfère; demain, si l'on y met un prix, je donnerai de l'arbitraire, parce que l'acheteur le préférera.

D. FÉLIX, *à part*.

C'est égal; la prudence veut que don Fernand ne reste pas ici plus longtemps; je le presserai de partir aujourd'hui même.

SATURNINO.

Mais j'oublie que don Martinez m'a fait mander par un exprès, et que, sans doute, il est impatient de connaître mon rapport sur la journée d'hier.

D. CLARA.

Vous pouvez l'attendre dans ce salon... (*A D. Félix.*) N'oubliez pas, Félix, que vous m'avez promis de me servir... J'espère que vous ne tarderez pas à me faire connaître le résultat de votre démarche.

D. FÉLIX.

Comptez sur mon exactitude, ma cousine, puisque ce sera pour moi une occasion de vous voir. Pour ne pas donner de soupçons à votre mari par une nouvelle visite, veuillez passer à midi un quart dans l'allée du

Cours, j'y serai... (*A part.*) Par ou contre le mari, je saurai bien reconquérir ici mes entrées...

Clara rentre dans son appartement; Félix sort par le fond.

SCENE V.

SATURNINO, *seul.*

Voyons, relisons mes notes... (*Il tire de sa poche des tablettes, et lit.*) Première observation : « Huit heures moins cinq minutes du matin, en passant sur le pont de la Reine, j'ai rencontré un inconnu, étranger à cette ville, qui croisant à gauche un afrancesado, et à droite un guérillas, m'a paru les regarder tous deux à la fois d'une façon peu naturelle... J'ai immédiatement jugé que c'était louche... » Seconde observation : « Un grand nombre de soldats licenciés continuent de se réunir pour dîner de compagnie dans l'auberge de Pérès, sur le Cours... il serait bon de vérifier s'ils n'y nourrissent pas de coupables pensées. » Ce ne sont là que des choses bien insignifiantes et bien oiseuses... mais que peut-on demander de plus à un surnuméraire ? Ils me donnent un espoir de place et d'appointemens, et je leur livre un espoir de découvertes et de renseignemens... c'est dans l'ordre... Pour suivons... « Troisième observation... »

SCENE VI.

D. MARTINEZ, SATURNINO.

D. MARTINEZ, *sortant de son appartement.*

Ah ! te voilà, Saturnino ?

SATURNINO.

Préparant mes notes pour vous faire mon rapport , seigneur corrégidor.

D. MARTINEZ.

Comme je les suppose aussi importantes que de coutume, j'en prendrai connaissance plus tard...

*

16 LE CORRÉGIDOR DE PAMPELUNE.

SATURNINO.

Je me flatte cependant que monsieur n'est pas mécontent de mes services ?

D. MARTINEZ.

Je ne me plains pas de ceux que tu rends , mais seulement de ceux que tu ne rends pas ; tu es un agent zélé, obéissant et discret ; tu as une qualité précieuse, c'est de faire toujours ce qu'on te dit... mais tu ne découvres rien, tu n'y mets pas du tien ?

SATURNINO.

Que je sois alguazil en pied, et vous verrez si je n'ai pas de l'initiative et du génie !

D. MARTINEZ.

C'est donc à dire que tu te réserves?...

SATURNINO.

Dam , monsieur , si je faisais aussi bien que possible comme surnuméraire et sans appointemens , on n'aurait pas intérêt à me nommer et à m'appointer.

D. MARTINEZ.

Laissons cela. M'apportes-tu les lettres que j'ai fait demander au directeur de la poste , en vertu de mon pouvoir discrétionnaire ?

SATURNINO, *lui présentant trois lettres.*

Les voici.

D. MARTINEZ.

Trois, seulement ?

SATURNINO.

C'est tout le courrier de neuf heures.

D. MARTINEZ.

Ah ! en voici une qui m'est adressée.

SATURNINO.

Alors, vous n'avez pas besoin de la lire... ce n'est pas à vous qu'on écrirait quelque chose de suspect... Si vous voulez me la donner, je la reporterai à la poste ; vous parviendra ainsi d'une façon plus régulière.

D. MARTINEZ; *il décachette la lettre et la parcourt.*

Imbécile ! Le ministre s'étonne que je n'aie pu parvenir encore à m'assurer de la personne de don Fernand... Tu entends, Saturnino ?

SATURNINO.

Ce n'est pas ma faute ; j'espère que je me donne assez de mal... Je ne marche jamais dans les rues sans examiner toutes les personnes qui passent.

D. MARTINEZ, *examinant une autre lettre.*

Cette seconde est encore pour moi.

SATURNINO.

Tiens, c'est drôle !

D. MARTINEZ, *après avoir lu.*

Le chef politique de la Navarre m'envoie un de ses secrétaires pour s'entendre verbalement avec moi sur des mesures de la plus grande urgence... c'est aujourd'hui même qu'il arrive... Et moi qui m'étais promis d'aller surprendre Léonor ! Diable ! Je suis heureux de n'être pas encore parti... Je m'enferme ici au milieu de mes papiers jusqu'à l'arrivée de ce secrétaire, afin de mettre au courant toutes les affaires en retard... il ne faut pas que l'on puisse douter de mon zèle... Que deviendrait l'avancement que je sollicite ? C'est pourtant une fâcheuse coïncidence, car j'aurais bien voulu avoir cette journée libre.

SATURNINO.

Demeurez ici, monsieur, dans l'intérêt de votre avancement comme du mien. Rester en place est quelquefois le meilleur moyen d'avancer.

D. MARTINEZ, *ouvrant la troisième lettre.*

Que vois-je ? la troisième lettre est de la main de ma femme !

SATURNINO.

Décidément, c'est un courrier de famille.

18 LE CORRÉGIDOR DE PAMPELUNE.

D. MARTINEZ, *regardant l'adresse.*

A don Félix !... Et ce matin encore elle lui envoyait un billet !... Que signifie une correspondance si active ?

SATURNINO.

Il s'éloigne et baisse la voix... Un autre ouvrirait les oreilles ; moi, je les ferme.

D. MARTINEZ, *après un moment d'hésitation.*

Eh ! pourquoi ne lirais-je pas ? Je suis ici pour rechercher un complot, et sans l'arrêter au vol, j'en laisserais passer un des plus abominables qui se trame contre ma tranquillité domestique... Pourquoi tous ces scrupules ? ne suis-je pas dans mon droit ?

SATURNINO.

Comme il a l'air agité !

D. MARTINEZ, *lisant à demi-voix.*

« Mon cher cousin ; je persiste dans la résolution de ne pas vous recevoir chez moi, afin de ne pas donner prise à mon mari. » Quelle attention ! « Mais apprenez que j'ai fait des recherches et des découvertes pour ce que vous savez. » Quelles recherches ? Quelles découvertes ? Je ne comprends pas... « Rendez-vous demain, vendredi, à midi précis, rue Santa-Fé, n° 21, au troisième, demandez dona Isabelle... » C'est cela ! le nom supposé, l'appartement en ville ! « Trouvez moyen de vous introduire, et nous pourrons cette fois confondre don Martinez. » Elle appelle cela me confondre !... Il me semble que cela avait eu jusqu'à présent un autre nom... Et voilà bien sa signature. « Clara... » (*Froissant la lettre et avec explosion.*) Je n'en puis plus douter, elle me trahit !

SATURNINO, *à part.*

Est-ce que sa femme vendrait les secrets de l'état ?

D. MARTINEZ.

Oh ! les mariages de convenance ! voilà toujours

comme cela finit ! Que deviendrais-je , Léonor , si je n'avais ta tendresse pour y chercher l'oubli des torts de mon épouse ?

SATURNINO.

On dirait qu'il s'attendrit.

D. MARTINEZ, *se promenant avec agitation.*

Cependant , mon honneur offensé demande une prompte satisfaction.

SATURNINO.

Non , il devient furieux !

D. MARTINEZ.

Il en est temps encore... C'est aujourd'hui vendredi... je vais les surprendre, me venger!... Malheureux ! et ce secrétaire qui peut arriver d'un moment à l'autre !... et tous ces travaux qu'il faut mettre en ordre, sous peine d'être honteusement destitué!... Que faire?... Allons, reste ici cloué par ton devoir, fais ton métier, infortuné fonctionnaire, tandis que le mari... Oh! quelle idée?... C'est cela, c'est cela même!... Il n'y a que ce moyen d'empêcher... (*Il va s'asseoir devant la table et écrit.*) Saturnino ?

SATURNINO.

Monsieur ?

¶

D. MARTINEZ.

Tu vas te rendre sur-le-champ... sur-le-champ... tu entends bien? rue Santa-Fé, n° 21, chez dona Isabelle, au troisième... Tu y feras une visite domiciliaire ; tu y saisisras tous les papiers... Mais souviens-toi que je te défends de les lire.

SATURNINO.

Par exemple ! moi, fourrer le nez sans intérêt dans les papiers des autres ! Vous me faites injure !

D. MARTINEZ, *se levant et lui remettant un papier.*

Prends ce mandat qui te met en règle... Ah ! j'oubliais... Si quelqu'un se présente pendant que tu t'ac-

20 LE CORRÉGIDOR DE PAMPELUNE.

quitteras de ta mission, homme ou femme, tu ne laisseras point entrer, et, en te retirant, tu barreras la porte avec les scellés... Allons, va, fais diligence.

SATURNINO.

Visite domiciliaire, saisie, scellés!... Diable! il paraît que c'est grave?

D. MARTINEZ, *à part.*

C'est encore bien heureux que le corrégidor puisse venir ainsi au secours de l'époux. Tant de maris n'ont pas la chance de pouvoir faire mettre les scellés sur les rendez-vous de leurs femmes!... (*Haut.*) Eh bien! qu'attends-tu?... il faut que tu sois rendu là avant midi.

SATURNINO.

J'y vais, j'y vais... (*En sortant.*) Voilà un fonctionnaire zélé! On conspirerait contre sa tête qu'il n'y mettrait pas plus d'ardeur.

SCÈNE VII.

D. MARTINEZ ; puis D. CLARA.

D. MARTINEZ.

Puisse-t-il arriver à temps!

D. CLARA, *sortant de son appartement.*

Encore dans son cabinet!... Au fait, ce n'est que pour midi.

D. MARTINEZ, *apercevant D. Clara.*

Ma femme!... elle n'est pas partie!... (*Regardant l'heure à la pendule.*) C'est juste: il n'est qu'onze heures un quart, et c'est à deux pas.

D. CLARA, *s'approchant.*

Je vous cherchais, monsieur.

D. MARTINEZ.

Moi, Clara?

D. CLARA.

Oui, pour vous demander un renseignement.

D. MARTINEZ.

De quoi s'agit-il?

D. CLARA.

Dans les premiers temps de notre union, vous me fîtes présent d'un médaillon dans lequel était votre portrait.

D. MARTINEZ.

Je m'imaginai alors vous offrir un cadeau agréable... N'est-ce pas que les nouveaux maris sont quelquefois bien fats?

D. CLARA.

Mais, du tout; c'est un souvenir auquel je tiens, je vous assure.

D. MARTINEZ.

Vous y tenez, Clara?

D. CLARA.

Plus que vous ne sauriez croire.

D. MARTINEZ, à part.

Voilà qui est un peu fort! Mais ne nous trahissons pas jusqu'à ce que j'aie réuni des preuves accablantes.

D. CLARA.

Ce portrait, monsieur, il faut que vous sachiez que je viens de le chercher inutilement parmi tous mes bijoux; j'ai acquis la certitude qu'il m'a été soustrait.

D. MARTINEZ.

Comment! vous pourriez croire?...

D. CLARA, *le regardant fixement.*

A moins que vous-même?...

D. MARTINEZ, *dans le plus grand embarras.*

Moi! qu'en aurais-je fait? je vous le demande.

D. CLARA, à part.

Il se trouble... C'est lui qui l'a pris, et je devine trop pour quel usage!

D. MARTINEZ.

Vous me permettez, Clara, de trouver au moins étrange une semblable supposition.

22 LE CORRÉGIDOR DE PAMPELUNE.

D. CLARA, *à part.*

N'éclatons pas avant que mon cousin ait obtenu toutes les preuves de sa perfidie... (*Haut.*) Il y a des circonstances, monsieur, qui pourraient rendre cette supposition très-naturelle... celle, par exemple, où, par une attention délicate, vous eussiez voulu que votre portrait fût plus convenablement orné pour figurer dans la parure de votre femme?

D. MARTINEZ, *à part.*

Est-ce qu'elle se douterait?... Je l'ai, parbleu, bien fait enrichir de brillans... mais c'était pour Léonor.

D. CLARA.

Oh! du reste, ne croyez pas que cette idée me soit venue un seul instant... Je conçois que, surchargé, comme vous l'êtes, d'affaires importantes, vous n'avez pas le loisir de penser à de si puérilles bagatelles.

D. MARTINEZ, *à part.*

Elle ne sait rien... (*Haut.*) Vous avez raison, Clara... nous autres fonctionnaires, on nous laisse peu le temps de songer à la galanterie...

CLARA.

Et puis, peut-être, n'ai-je pas bien cherché?... J'ai eu tort de venir vous déranger, pour si peu, au milieu de vos graves occupations.

D. MARTINEZ.

Il est vrai que j'en suis accablé... dans ce moment surtout!...

CLARA, *à part.*

Il veut m'éloigner pour être libre de sortir... (*Regardant à la pendule.*) Bientôt midi!... (*Haut.*) Je me retire, monsieur.

D. MARTINEZ, *à part.*

Elle regarde l'heure!... Oh! maintenant, il n'y a plus de danger; elle peut aller à son rendez-vous.

CLARA , à part , en sortant par la porte du fond.

Qu'il aille rejoindre la femme à qui il a donné son portrait... il y a près d'elle un témoin qui l'attend.

SCENE VIII.

D. MARTINEZ , seul.

C'est inutilement que vous vous pressez , madame , vous arriverez trop tard... J'aurai en mon pouvoir les preuves de votre trahison , et à votre retour... Allons , tâchons d'être calme jusque là... *(Il s'assied devant la table.)* Réplissons mes devoirs de magistrat... examinons un peu ces dossiers... Je ne puis ! Le moyen de donner mon attention à toutes ces intrigues qui ne m'intéressent nullement , lorsque je tiens entre les mains le fil d'un complot qui touche de si près mon honneur?... Saturnino tarde bien ! et pourtant j'appréhende de le voir arriver. Je ne sais , mais il semble qu'il y ait au fond de mon cœur autre chose encore que le ressentiment d'une injure. Tout-à-l'heure , quand Clara était là , je l'examinais... jamais elle ne m'avait paru si bien... Sa vue produisait sur moi un effet que je ne saurais décrire... c'est au point que , lorsqu'elle m'a dit qu'elle tenait à mon portrait... mensonge infâme !... eh bien ! j'aurais donné tout au monde pour que ses paroles eussent été l'expression vraie de sa pensée !... Il en serait ainsi peut-être , si , entraîné par un autre amour , je ne l'avais pas si long-temps négligée... Mais ces remarques , ces réflexions , pourquoi sont-elles si tardives ? Serions-nous donc faits de telle sorte qu'un objet dédaigné , lorsqu'on nous le ravit , acquiert tout-à-coup de la valeur à nos yeux ?... Mais c'est que , plus approche le moment où je devrais l'accabler de ma colère et de ma haine , plus mon esprit semble se plaire à me retracer son image aussi pure que belle !... Ah !...

24 LE CORRÉGIDOR DE PAMPELUNE.

(*Il se lève.*) Chassons de telles idées... armons-nous de résolution, et, pour ne point faiblir, ne songeons qu'à sa faute et à la vengeance que réclame mon honneur outragé.

SCENE IX.

D. MARTINEZ, SATURNINO.

SATURNINO.

Mon magistrat, vos ordres ont été exécutés.

D. MARTINEZ.

C'est bien, approche... (*A part.*) Que vais-je apprendre, mon Dieu !... (*Haut.*) Fais-moi ton rapport.

SATURNINO.

Je suis en mesure de vous donner les détails les plus minutieux et les plus lucides.

D. MARTINEZ.

Allons, dépêche-toi.

SATURNINO.

A onze heures quarante-huit minutes, je faisais mon entrée dans la maison que vous savez... par une porte bâtarde, en chêne sculpté... Je franchissais trois escaliers de bois peint, de vingt degrés chacun... et je frappais, avec l'assurance d'un homme porteur d'un mandat régulier, à la deuxième porte à gauche sur le pailier.

D. MARTINEZ, *avec impatience.*

Abrège... Qu'as-tu trouvé dans l'appartement?

SATURNINO.

D'abord, un monsieur et une dame...

D. MARTINEZ, *à part.*

Ils y étaient déjà !... (*Haut.*) Tu n'y es donc pas allé directement?

SATURNINO.

Mais si, monsieur, je vous jure...

D. MARTINEZ, *à part.*

Je n'y comprends rien. Il y a dix minutes à peine

qu'elle est sortie... (*Haut.*) Tu as donc trouvé un monsieur et une dame, une brune, n'est-ce pas?

SATURNINO.

Non, une blonde.

D. MARTINEZ.

Tu as mal vu... Et le jeune homme était blond?

SATURNINO.

Non, c'était un brun.

D. MARTINEZ.

Tu as mal vu... te dis-je; tu as confondu les deux têtes.

SATURNINO.

Ah! par exemple!

D. MARTINEZ.

Enfin, ces deux personnages, les as-tu reconnus?

SATURNINO.

La dame, non.

D. MARTINEZ.

Non?... (*A part.*) Ce n'était point Clara!...

SATURNINO.

Quant au jeune homme, c'est différent... Je l'ai rencontré bien des fois, depuis quinze jours!... Au moment où j'entrais, la dame lui disait avec une petite voix flûtée : « Mon cher Fernand! »

D. MARTINEZ, *surpris.*

Fernand!

SATURNINO.

Alors, je me suis avancé : « Seigneur cavalier, ai-je dit en le saluant courtoisement, je ne me serais jamais permis l'indiscrétion de vous demander votre nom; mais puisque le hasard a voulu que madame le prononçât devant moi, souffrez que je prenne la liberté de vous priver de la vôtre... »

D. MARTINEZ.

Tu as arrêté Fernand dans cette maison?

SATURNINO.

Je dois ajouter, à son éloge, qu'il s'y est prêté de fort bonne grâce.

D. MARTINEZ.

En vérité, je m'y perds!

SATURNINO.

Ce n'est pas tout... J'ai saisi deux petits objets dans ma visite... cette lettre que la dame était en train d'écrire...

D. MARTINEZ.

Donne... Grand Dieu! l'écriture de Léonor! Que faisait Léonor dans cette maison?

SATURNINO.

Plus, cette boîte, que je me suis bien gardé d'ouvrir.

D. MARTINEZ, *prenant la boîte, qu'il reconnaît.*

Cette boîte!... (*L'ouvrant.*) Mais c'est mon portrait!... celui de ce matin.

SATURNINO, *regardant.*

Votre portrait? Oui, ma foi!

D. MARTINEZ.

Qu'est-ce que cela signifie?

SATURNINO.

Cela signifie... voulez-vous savoir mon opinion?... Tout bien considéré, vous n'êtes pas beau... sur ce portrait; je croirais assez que c'est une caricature que les factieux ont faite en votre honneur.

D. MARTINEZ, *pensif.*

Qui m'expliquera cette énigme?

SATURNINO.

Le mot m'échappe... mais mon prisonnier ne fera pas comme le mot... Si vous voulez l'interroger...

D. MARTINEZ.

Tu l'as amené ici?

SATURNINO.

Il est là, qui attend dans l'antichambre.

D. MARTINEZ.

Que ne le disais-tu ? Fais-le vite entrer... (*Saturnino va pour sortir.*) Ah ! écoute, Saturnino... tu viens de rendre à l'état un service signalé en faisant cette importante capture... J'ai enfin le moyen de te récompenser.

SATURNINO.

Se pourrait-il ?

D. MARTINEZ.

Le chef de la Navarre m'autorise, dans le post-scriptum de sa lettre, à installer un alguazil... Je te nomme.

SATURNINO.

En pied ?... avec des appointemens ?... Ah ! vous allez voir, monsieur !... Je faisais de la police en amateur ; je vais en faire en enthousiaste !

D. MARTINEZ.

Introduis Fernand.

SATURNINO.

En pied ! Oui ! oui ! je vais l'introduire ! appointé ! Si vous voulez, j'irai même jusqu'à l'interroger... Il va jusqu'à la porte, et fait un signe. On amène D. Fernand.

SCENE X.

D. FERNAND, D. MARTINEZ, SATURNINO.

D. FERNAND, à *Martinez*.

Vous me saurez quelque gré, je pense, monsieur, de n'avoir opposé aucune résistance à votre agent, et de me présenter à vous, disposé à répondre franchement à toutes vos questions...

Saturnino tire de sa poche une écritoire et du papier et se prépare à écrire.

D. MARTINEZ, *assis à la table*.

Vous êtes don Fernand ?

D. FERNAND.

Oui, monsieur.

SATURNINO.

Permettez... parlez doucement, afin que j'aie le temps de consigner fidèlement sur mon procès-verbal les circonstances de votre interrogatoire.

D. MARTINEZ.

Je ne te l'ai pas ordonné.

SATURNINO.

J'exécutais les ordres quand on ne me payait pas; c'est bien le moins que je les prévienne quand on me paie.

D. FERNAND.

Je crois que c'est tout-à-fait inutile... Monsieur le corrégidor ne sera peut-être pas fâché de tenir secrètes les révélations que j'ai à lui faire.

D. MARTINEZ.

Saturnino, éloigne-toi... tu reviendras quand je t'appellerai.

SATURNINO.

J'obéis...

Il ferme soigneusement, en sortant, les deux battans de la porte.

D. MARTINEZ.

Que fais-tu donc ?

SATURNINO, *ne montrant que sa tête.*

L'interrogatoire devant être secret, je ferme la porte, afin de ne pas l'entendre.

SCENE XI.

D. FERNAND ; D. MARTINEZ.

D. FERNAND.

Maintenant que nous sommes seuls, sur quoi dois-je vous répondre, don Martinez ?

D. MARTINEZ, *toujours assis.*

Je désire d'abord que vous m'expliquiez votre rencontre avec dona Léonor.

D. FERNAND.

Pardon... Lorsque votre agent est venu m'arrêter, je me trouvais avec dona Isabelle.

D. MARTINEZ.

Isabelle!

D. FERNAND, *souriant*.

C'est, du moins, le nom que prend cette dame avec moi, dans son appartement de la rue Santa-Fé.

D. MARTINEZ.

Don Fernand, vous m'avez promis de la franchise.

D. FERNAND.

Puisque vous le voulez, j'ajouterai qu'il est à ma connaissance que, dans une délicieuse petite maison, aux portes de la ville, la même dame se fait appeler dona Léonor.

D. MARTINEZ, *à part*.

Je comprends à présent... Et moi, qui croyais à son innocence, à son amour!

D. FERNAND.

Ce nom de Léonor est à l'usage d'un grave magistrat qui parait tenir à garder l'incognito... Cependant, pour peu que vous désiriez savoir...

D. MARTINEZ, *vivement*.

C'est inutile... Où avez-vous connu cette dame?

D. FERNAND.

Au bal masqué, il y a six mois environ... Elle était au bras d'un de mes amis, qui me pria de lui servir de cavalier... Pour celui-là, elle s'appelait dona Inès.

D. MARTINEZ.

Ah! c'en est trop!

D. FERNAND, *raillant*.

Je suis sûr que cette facilité à changer de nom vous fait concevoir une bien faible idée de la constance de ses sentimens?

D. MARTINEZ.

Ce ton railleur, don Fernand, ne me parait pas à sa place.

D. FERNAND.

Vous en jugeriez autrement peut-être, si je vous disais le nom du grave magistrat...

D. MARTINEZ.

Qui vous assure, monsieur, que cette femme indigne ne vous en ait pas imposé ?

D. FERNAND.

Oh ! sur ce point-là, je suis parfaitement tranquille... Ce que vous venez d'entendre, je puis, et c'est mon intention, le communiquer à toute la ville, sans courir le risque de passer pour un calomniateur... J'ai des preuves.

D. MARTINEZ, *effrayé*.

Des preuves ?

D. FERNAND.

Je ne parlerai pas d'un certain portrait qu'on offrait de me sacrifier... Il n'y a, selon moi, de preuves que celles que l'on tient dans ses mains.

D. MARTINEZ, *à part*.

Et le portrait, c'est moi qui l'ai, Dieu merci !

D. FERNAND.

Mais il est d'autres signes tout aussi irrécusables... Par exemple, il n'est pas défendu à un magistrat, quelque grave qu'il soit, de laisser parfois le jargon maussade et lourd du procès-verbal pour le style plus aimable et plus harmonieux du madrigal et du billet doux... J'en sais même qui réussissent à merveille dans ce genre léger.

D. MARTINEZ.

Léonor aurait eu l'infamie !...

D. FERNAND.

Elle a eu la bonté de me faire partager son admi-

ration pour de petits chefs-d'œuvre de grâce et d'éloquence.

D. MARTINEZ, *avec force.*

Je vous déclare, don Fernand, que je ne supporterai pas plus longtemps une raillerie qui me blesse.

D. FERNAND.

A la bonne heure ; je vois que vous m'éviterez la peine de vous apprendre le nom du magistrat en question.

D. MARTINEZ, *se levant.*

Ainsi, monsieur, ces lettres, vous les possédez ?

D. FERNAND.

Toutes, sans exception.

D. MARTINEZ.

Mais c'est une trahison indigne d'un homme d'honneur.

D. FERNAND.

Allons donc ! vous exagérez... ce que j'ai fait est de bonne guerre... ne sommes-nous pas en état d'hostilité ouverte ? Poursuivi, traqué, ne pouvant parvenir à la frontière, faute de papiers, je devais finir par tomber entre vos mains... il était bien naturel qu'avant d'en venir là je prisse mes précautions... A chacun ses avantages.

D. MARTINEZ.

Vous n'userez point des vôtres, je vous en répons !
Il va pour sonner.

D. FERNAND, *l'arrêtant.*

Qu'allez-vous faire?... Épargnez-vous une peine inutile ; vous me supposez donc bien maladroit?... Ces lettres, je les ai placées dans un dépôt sûr et à la portée immédiate de mes amis ou de moi.

D. MARTINEZ.

Grand Dieu !

D. FERNAND.

Ah ! j'avoue que cela rend ma partie assez belle... Supposons, par exemple, qu'une main complaisante procure à dona Clara l'agréable passe-temps de parcourir les productions galantes de son mari ?

D. MARTINEZ.

Qu'osez-vous dire ?

D. FERNAND.

Je laisse de côté la brouille domestique... Il se peut que vous n'ayez point d'amour... mais vous avez de l'ambition... un seul mot de votre épouse à sa famille, et celle-ci vous retire son appui.

D. MARTINEZ, *se levant.*

Maudites lettres... Je donnerais mon sang pour les ravoir !

D. FERNAND.

Don Martinez, nous sommes bien près de nous entendre.

D. MARTINEZ.

Expliquez-vous.

D. FERNAND.

Nous voici exactement dans la position de deux ennemis qui ont tout à perdre à se livrer bataille, et qui peuvent se sauver mutuellement par une transaction.

D. MARTINEZ.

Quel moyen ?

D. FERNAND.

Rien de plus simple... Un agent peut se tromper tous les jours ; le vôtre se sera mépris en croyant arrêter don Fernand. Vous me relâchez immédiatement, et ce soir je gagne la frontière, muni d'un laissez-passer que vous allez avoir la bonté de me donner.

D. MARTINEZ.

Et mes lettres ?

D. FERNAND.

Le premier usage que je ferai de ma liberté sera d'aller les reprendre pour vous les restituer.

D. MARTINEZ.

Non, non, c'est impossible.

D. FERNAND.

Je sais que c'est une extrémité bien dure; en me livrant prisonnier, vous vous assurez un avancement magnifique, par le crédit du chef de la Navarre.

D. MARTINEZ, *à part*.

C'est vrai.

D. FERNAND.

Mais alors, mes lettres se mettent en route, et le crédit de la famille de votre femme, à défaut du scandale, vous fait destituer.

D. MARTINEZ, *à part*.

Ce n'est que trop évident.

D. FERNAND.

Si vous me laissez aller, au contraire, pas le moindre danger à craindre. Vous n'avancez pas, mais vous ne reculez pas : c'est simplement partie remise... Vous avez donc intérêt à choisir ce dernier moyen.

D. MARTINEZ.

Je ne le nie pas... Mais, quelle garantie?...

D. FERNAND.

Entre deux gentilshommes espagnols, une parole d'honneur doit suffire... Je vous donne la mienne, don Martinez.

D. MARTINEZ, *regardant fixement D. Fernand, puis signant un papier qu'il lui remet.*

Don Fernand, voici votre laisser-passer...

Il sonne.

SCENE XII.

D. FERNAND, D. MARTINEZ, SATURNINO.

SATURNINO.

Faut-il faire conduire monsieur à la prison ?

D. MARTINEZ.

Non, Saturnino ; monsieur est libre ; les explications qu'il m'a données m'ont pleinement démontré que tu t'étais trompé à son égard.

SATURNINO.

Pas possible ! Veuillez m'excuser, seigneur cavalier ; je n'étais que surnuméraire, mais une autre occasion peut se présenter, et maintenant que je suis tout-à-fait alguazil...

D. FERNAND.

Bien obligé... En attendant, tu vas me suivre... Don Martinez, avant une heure, cet homme vous apportera les papiers que je vous ai promis...

Il sort suivi de Saturnino.

SCENE XIII.

D. MARTINEZ, *seul*.

Ma femme ignorera tout, je suis sauvé!... Je romprai dès aujourd'hui avec Léonor, qui ne mérite que mépris... Mon empressement, mes prévenances, mes soins les plus tendres seront désormais pour Clara, dont je veux conquérir l'affection... Oh ! oui, elle m'aimera, et je trouverai, dans mon ménage, le seul bonheur qui n'ait ni danger, ni remords... Le bonheur!... pauvre fou!... Je perds donc le sens et la mémoire!... et cette lettre, cette fatale lettre écrite par ma femme à don Félix!... et ce rendez-vous qu'elle lui donne chez Isabelle!... Elle la connaît donc, cette Isabelle, ou plutôt cette Léonor!... Mais alors, Clara connaît aussi notre liaison... Clara préparait une vengeance

peut-être ! Oh ! il y a dans tout cela un mystère qui confond ma raison et qu'il faut que j'éclaircisse à tout prix.

SCENE XIV.

D. MARTINEZ, CLARA, *venant par la porte du fond.*

D. CLARA, *à part.*

En effet, il n'est pas sorti... dois-je croire ce que don Félix vient de m'apprendre ?

D. MARTINEZ, *apercevant D. Clara.*

La voici ! Abordons franchement une explication...
(*Haut.*) Clara, vous me voyez dans une étrange perplexité dont vous seule pouvez me faire sortir.

D. CLARA.

Moi !

D. MARTINEZ.

Je vous supplie de répondre sincèrement à mes questions, dussiez-vous en être offensée et les attribuer à un sentiment de défiance et de jalousie.

D. CLARA.

Mon Dieu, que de préparations ! vous ne m'y avez pas habituée, je l'avoue... Quant à vous soupçonner de jalousie... ah ! monsieur, on n'est jaloux que lorsqu'on aime.

D. MARTINEZ.

Clara, par une série de circonstances que je vous ferai connaître plus tard, une lettre écrite par vous est tombée entre mes mains... la voici.

D. CLARA, *regardant la lettre.*

Ma lettre à mon cousin !

D. MARTINEZ.

Je ne puis ni ne dois soupçonner aucun tort ; seulement j'ai besoin que vous m'expliquiez...

D. CLARA.

Rien de plus simple, monsieur, je suis même bien

36 LE CORRÉGIDOR DE PAMPELUNE.

aise que cet incident me fournisse l'occasion de vous faire expliquer vous-même. Il m'a été dit qu'oubliant vos devoirs, vous aviez acheté une liaison avec une femme dont je ne saurais vous rappeler au juste le véritable nom, attendu qu'elle paraît en porter plusieurs à-la-fois...

D. MARTINEZ, *à part.*

Voici le moment critique!

D. CLARA.

J'ai fait prendre des informations... J'ai su que cette dame, sous le nom d'Isabelle, avait donné rendez-vous, rue Santa-Fé, pour aujourd'hui, à midi, à un personnage mystérieux, et je me suis doutée que ce personnage mystérieux, c'était vous.

D. MARTINEZ, *à part.*

Si elle ne sait que cela, je puis être tranquille.

D. CLARA.

J'étais résolue à révéler à ma famille un affront qu'elle se serait fait un devoir de venger... mais il fallait vous convaincre de manière à ce que toute dénégation devînt impossible... Que faire? Y aller moi-même? c'est inconvenant, et je n'aurais pas voulu me commettre dans une pareille intrigue. C'est alors que, ne trouvant personne autre à qui me confier, j'ai donné des instructions à mon cousin; c'est lui qui devait s'arranger de manière à vous surprendre, et voilà pourquoi je lui écrivais ce billet, qui paraît vous avoir donné tant d'inquiétude.

D. MARTINEZ.

S'il m'en a donné!... C'est au point que, m'imaginant aussi qu'il s'agissait d'un rendez-vous entre vous et don Félix, j'avais envoyé Saturnino chez dona Isabelle.

D. CLARA.

Saturnino!... Voilà un procédé!

D. MARTINEZ.

Sous ce rapport, nous n'avons point de reproches à nous faire... Enfin, nous nous étions trompés tous les deux ; vous le voyez, aujourd'hui vendredi, je suis resté toute la matinée dans mon cabinet.

D. CLARA.

Je le sais. Mon cousin, d'ailleurs, m'a fait comprendre qu'il était impossible, que vous eussiez des relations avec cette Isabelle dont il connaît l'amant ; mais, en réparation de mes soupçons mal fondés, je vous devais un sacrifice ; j'ai déclaré à don Félix, malgré son zèle pour vous, qu'il fallait absolument cesser de nous voir.

SCENE XV.

D. CLARA, D. MARTINEZ, SATURNINO.

SATURNINO, *bas à D. Martinez, dont il s'est approché sur la pointe du pied.*

Me voici, seigneur corrégidor.

D. MARTINEZ.

Eh bien ?

SATURNINO.

Chut !

D. MARTINEZ, *le tirant à l'écart.*

Donne vite ce que tu as à me remettre.

SATURNINO.

On m'a bien recommandé de vous l'apporter secrètement... Voici.

Il lui remet une lettre.

D. MARTINEZ.

C'est là tout ?

SATURNINO.

Oui, il n'y a pas ce que vous attendez.

D. MARTINEZ, *surpris.*

Qu'est-ce donc que j'attends ?

SATURNINO.

Je l'ignore.

D. MARTINEZ.

Comment sais-tu que j'attends quelque chose ?

SATURNINO, avec finesse.

J'ai lu la lettre pendant qu'il l'écrivait... il faut bien prendre quelque chose sur soi... maintenant que je suis en pied.

D. MARTINEZ, à part.

Aurais-je été joué?... (Il lit à voix basse.) « Monsieur, une circonstance imprévue m'empêche d'aller retirer moi-même les lettres du dépôt où je les avais placées. Je charge de ce soin le meilleur de mes amis, un galant homme qui vous les remettra sans perdre de temps ; nous pouvons compter tous deux sur sa discrétion. » (Parlé.) Un de ses amis !... puissé-je ne pas me repentir de ma confiance !

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Le seigneur don Félix.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, D. FÉLIX.*

D. MARTINEZ, à part.

Que vient-il faire ?

D. FÉLIX.

Pardonnez, ma cousine, si malgré vos ordres j'ose me présenter ici... un devoir impérieux m'obligeait à cette visite.

D. CLARA.

Que voulez-vous dire ?

D. MARTINEZ.

Je m'étonne, en effet, monsieur...

D. FÉLIX.

Le hasard m'a fait depositaire de quelques papiers

* Clara, D. Félix, D. Martinez, Saturnino.

qui intéressent l'honneur et la sécurité d'un famille... Ces papiers doivent être remis aux personnes qu'ils concernent à un moment favorable et avec discrétion... j'ai cru, dans cette conjoncture, ne pouvoir mieux m'adresser qu'à votre mari, en sa qualité de corrégidor, pour le prier de se charger de cette mission délicate.

D. MARTINEZ.

Du moment que c'est une affaire de mon ministère...

D. FÉLIX, à D. Clara.

Une minute seulement, madame... (*Prenant D. Martinez à part.*) J'ai gravement à me plaindre de vous, monsieur; une circonstance fortuite met entre mes mains de puissantes armes... (*Lui mettant des lettres.*) Ces lettres que mon ami don Fernard m'a chargé...

D. MARTINEZ, *bas et vivement.*

Je sais... je sais...

D. FÉLIX.

Je pourrais en user pour me venger; mais non, c'est un dépôt, et quand bien même ma loyauté ne me ferait pas un devoir de n'en point tirer parti, ma générosité se ferait un plaisir de vous le remettre.

D. MARTINEZ.

Noble jeune homme, je vous avais méconnu.

D. CLARA, *les observant.*

Que peuvent-ils se dire?

D. FÉLIX.

Je vous rends vos lettres et vous promets d'être discret si vos précédés sont meilleurs envers moi... Votre conduite règlera la mienne.

D. MARTINEZ, *prenant les lettres que lui remet D. Félix.*

Merci, en ce cas, je suis sûr de votre discrétion... (*A part.*) J'avais tort de le redouter, il pouvait me perdre, et c'est lui qui me sauve... Dieu soit loué, je n'ai plus rien à craindre!

D. FÉLIX, *à part.*

Dieu soit loué ! je puis espérer...

Ils se sont rapprochés de D. Clara.

D. CLARA.

Le huit-clos est donc levé ?

D. MARTINEZ.

Pardon, ma bonne amie... des papiers relatifs à un condamné...

D. FÉLIX, *avec intention.*

Oui, à un proscrit qui voudrait bien obtenir l'autorisation de revenir auprès de tout ce qui lui est cher. Votre mari aura peut-être la bonté de se rendre favorable à ce vœu ?

D. CLARA, *à part.*

Que signifie ce langage ? je m'y perds !...

D. MARTINEZ.

Laissons cela... J'espère maintenant, chère amie, que, nos soupçons mutuels ayant été complètement dissipés, rien à l'avenir ne viendra troubler la bonne harmonie de notre ménage.

D. CLARA.

Je le souhaite aussi vivement que vous, monsieur, cependant, il nous reste encore un point à éclaircir... ce portrait que je n'ai pu retrouver ?...

D. MARTINEZ.

C'est juste, vous me rappelez, Clara, que je n'ai plus besoin de faire un mystère...

Il va prendre la boîte sur la table, et lui présente le médaillon.

D. CLARA, *le prenant.*

C'était vous qui l'aviez ?

D. MARTINEZ.

Oui, prévenant une réflexion que vous m'avez faite, j'avais jugé, vous le voyez, que pour figurer dans vo-

tre parure il devait être orné plus convenablement...
Qu'il soit le gage d'une réconciliation sincère.

D. CLARA, *avec émotion.*

Merci, mon ami, je suis touchée de cette attention.

D. FÉLIX, *à part.*

Diab! diab!... (*Prenant le portrait des mains de D. Clara.*) J'ai vu ce portrait-là quelque part ce matin... Où donc ce peut-il être ?

SATURNINO, *s'avançant.*

Pas dans mes mains, au moins... Personne n'a pu le voir depuis que je l'ai retiré des mains de cette dame Isabelle...

D. CLARA, *à part.*

Isabelle!... ce portrait chez elle!...

D. MARTINEZ, *à Saturnino.*

Va-t'en au diable, maudit bavard!

SATURNINO, *à part.*

Il paratt que j'ai fait une sottise.

D. MARTINEZ.

Oui... dona Isabelle... une bijoutière établie depuis peu dans la ville...

D. FÉLIX, *appuyant.*

C'est en effet là que je l'ai vu. Je m'en souviens.

D. MARTINEZ, *à part.*

Brave jeune homme! comme il vient à mon secours!

D. CLARA, *à part.*

Don Martinez! don Martinez!...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Le dîner est servi...

D. Clara salue D. Félix, qui va se retirer; D. Martinez le retient.

D. MARTINEZ.

Eh bien! allons nous mettre à table. Comment, Clara, vous n'invitez pas votre cousin ?

D. CLARA, *surprise.*

Mais, monsieur, vous m'avez défendu...

D. MARTINEZ, *bas à D. Clara.*

Chut !... (*Haut.*) Eh bien ! moi je l'invite... non seulement pour aujourd'hui, mais pour tous les jours qu'il lui plaira de nous accorder...

D. FÉLIX, *à D. Clara.*

Et vous, ma cousine, me verrez-vous avec le même plaisir ?

D. CLARA, *après un moment d'hésitation.*

Votre main, don Félix.

D. MARTINEZ, *à mi-voix.*

Allons, la journée a été moins mauvaise pour moi que je ne craignais, et pourtant j'y perds... (*Il compte sur ses doigts.*) Un prisonnier, de l'avancement, une mattresse... mais j'y gagne, en revanche, un ami comme on en voit peu !

SATURNINO, *qui a suivi de l'œil cette scène, et regardant*

D. Félix et D. Clara qui causent ensemble.

Moi, j'ai bien peur que ce ne soit un ami comme on en voit beaucoup.

FIN.